

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

VOL. 5. QUEBEC, 13 AVRIL, 1844, No. 18.

Mélanges Littéraires.

LE MANTEAU MAL TAILLÉ.

Mademoiselle ma cousine, ma mie, comme je sais que vous aimez à contenter les aventures qui advenaient, en la maison du noble roi Artus, au temps de la Table-Ronde, j'ai voulu vous en mettre un par écrit, laquelle j'ai trouvée en un très-ancien livre qu'à peine pouvais-je lire. Toutefois, pour vous donner plaisir, je me suis efforcé de l'extraire, et donc, s'il vous plaît, vous le lirez, et j'appellerai le conte du *Manteau mal taillé*.

Vous devez savoir que le bon roi dont je vous parle fut de son temps, le plus renommé Prince du monde; tantien hardiesse, honnêteté de chevalerie, comme en libéralité, courtoisie et douceur; car l'humilité de ce noble roi fut si grande, qu'il ne sortit jamais de sa bouche parole outrageuse à quelque personne que ce fût; bien connaissait-il les bons chevaliers, parmi les mauvais. Mais je laisserai tout ceci pour vous conter l'aventure dont je vous ai parlé, qui advint en la cour de ce gentil roi Artus.

Ce fut un jour de Pentecôte que le dit roi voulut tenir la plus haute et riche cour qu'il eût tenue en sa vie, car il manda tous les rois, ducs, comtes, barons, chevaliers et écuyers, qu'ils ne faillissent à venir à cette belle fête, où il devait y avoir grandes joutes, et grands tournois; pour cette cause voulut-il que chacun y amenât sa femme ou sa mie; ce qui fut fait. Il y vint tant de noblesse, et de chevalerie, avec des dames et des demoiselles, que jamais il n'avait été vu une si belle réunion au royaume d'Angleterre.

Il ne faut pas demander si la reine Geneviève sut recueillir et festoyer la compagnie, et spécialement les dames. Elle même les loge, chacun selon son rang, dans les chambres de son palais, toutes garnies de très-riches tapisseries. La reine visite les dames l'une après l'autre et leur fait de riches dons, soit en habillements de fins draps d'or, soit en bagues et bijoux. Et telle était alors la coutume. Et si bien la bonne reine Geneviève distribua ses présents, que les dames et demoiselles

se tinrent heureuses et contentes.

D'autre part, le roi Artus donne aux princes et chevaliers des coursiers, des harnais, des habillemens; depuis Alexandre on n'avait point encore vu de prince si accompli. Il termina tant de choses en son temps, que la renommée et l'effet de ses vertus l'on fait nommer preux jusqu'à la fin du monde. Pour abréger, il fit des présents aux grands et aux petits, tant que chacun se disposa à mener joyeuse vie, ce que l'on eut fait si Morgane, la fée, n'avait délibéré par son enchantement de troubler la reine et toute sa belle compagnie; car Morgane était envieuse de la grande beauté de Geneviève, et jalouse de messire Lancelot du Lac, qu'elle aimait, et qui ne la voulait aimer.

Cette noblesse, comme je vous l'ai déjà conté, fut assemblée et logée dedans Komalot, dès le samedi, veille de Pentecôte, et elle se délibéra à faire le lendemain grande et bonne chère. Chacun se lève matin, et se pare de ses meilleurs habillemens; les seigneurs et les gentilshommes, les dames et les demoiselles se rendent jusqu'au palais, où ils trouvent les tables mises, toutes apprêtées pour diner. Mais le roi avait une coutume, que, à pareil jour, il ne s'asseyait jamais pour manger, que premièrement il ne fût advenu en son palais quelque aventure. Artus, en attendant, s'était donc appuyé sur une fenêtre, et il devisait avec messire Gauvain.

Cependant, Keux, le sénéchal, vint auprès du roi, et lui dit: Sire, vous jeûnez trop, votre diner est servi. Il y a en cette salle cent personnes, voire deux cents, qui meurent de faim.—Keux, répondit le roi, ne savez-vous pas ma coutume? En disant ces paroles, Artus voit venir un jeune gentilhomme monté sur un cheval inondé de sueur, signe évident qu'il avait longuement couru; et aussi il était chargé, car il portait sur son cou une grosse malle de fin velours cramoisi, entourée de soie verte, au bout d'un lacet se trouvait une petite serrure d'argent dont la clef était d'or.

Le jeune gentilhomme, arrivé au pied des degrés du palais, descend de son coursier, pond la malle sous son bras et se dirige vers l'appartement. Le roi, qui l'avait vu par la fenêtre, se tourne alors vers la compagnie, et dit à haute voix:—Or crois-je que nous dînerons bientôt, car j'ai vu arriver un messager qui nous apporte nouvelles nouvelles bien hâtives; ou je suis grandement déçu. Soudain le jeune homme entre dans la salle, met un genou en terre, et, saluant Artus, il lui dit: Sire, je suis transmis à vous de par une très-haute dame qui moult vous aime, laquelle vous supplie qu'il vous plaise m'octroyer un don; vous n'en recevrez ni reproches, ni dommage.

—Ami! s'écrie le roi, je vous octroie le don que vous me demandez. Et le gentilhomme le remercie humblement; puis il prend sa malle et en délie les lacets.

Le roi et tous les chevaliers avaient grand désir de savoir ce que renfermait cette malle; alors le messager en retire le plus beau, le plus riche manteau qui encore ait été vu en ce temps au royaume d'Angleterre. Il était de couleur pourpre, enrichi d'or, entouré de feuillages couverts de grosses perles; la bordure était semée de grappes de raisin dont les grains étaient de purs diamants, et les autres rubis percés à jour, de manière que vous eussiez dit que c'étaient de vrais raisins venant de vigne; semblait enchassé que chose merveilleuse à voir.

Artus s'ébahit de tant de richesse; ainsi font les chevaliers. Si ce manteau était magnifique, il ne faut pas s'en émerveiller, puisqu'il avait été fait, par enchantement, Morgane, la fée maudite, l'avait tissu de sa main, afin que la reine et les dames, et aussi des demoiselles, nulle d'elle ne l'eût revêtu, que le manteau ne lui eût été trop court ou trop long, pourvu qu'elle eût oublié son mari ou son ami.

Le gentilhomme présenta le manteau à Artus, lui raconta sa vertu, et lui dit :— Sire, le don qu'il vous a plu m'octroyer est tel, qu'il n'y aura ici ni dame ni demoiselle, à qui vous ne fassiez essayer ce manteau ; et celle à qui il sera de bonne mesure, ni trop court ni trop long, ma dame lui en fait présent.

A ces mots, le roi connut évidemment que c'était là un ouvrage de sa sœur Morgane, qui toujours s'étudiait à faire déplaisir à la reine ; il prévoit que la compagnie va être troublée, mais il n'y peut mettre remède.

— Allez dire à la reine que je l'attends ici, dit aussitôt Artus à messire Gauvain ; priez-la d'amener les demoiselles de sa suite, car je dois doit tenir promesse à ce messager.

Gauvain s'en va quérir la reine :— Madame, lui dit-il, le roi vous mande que vous veniez diner dans sa salle, vous et vos suivantes ; il veut voir laquelle est la plus belle, pour lui faire un présent. C'est un manteau, le plus riche que l'on ait jamais vu.

Il se garda très-bien de déclarer la vertu qu'il avait.

La reine impatiente d'essayer le beau manteau, vient dans la salle avec ses dames et demoiselles ; chacun lui fait place. A peine en présence d'Artus, qui tenait le manteau entre ses mains, le roi lui dit :— Madame, je donne ce manteau à celle de toute la compagnie à qui il ira le mieux.

Geneviève, éblouie de la beauté du Mantel, le desire de tout son cœur ; elle le prend la première et le fait mettre sur ses épaules. Sans nul doute, il lui fut trop court par devant bien du travers d'un doigt, mais il était de bonne longueur par derrière.

A la risée des gens, la reine s'aperçut qu'il y avait quelque chose. Messire Yvain lui dit :— Madame, il m'est avis que ce manteau vous est assez bien fait par derrière, mais le devant est un peu court ; faites-le essayer à cette demoiselle qui est auprès de vous, elle est de votre taille.

C'était la mie d'Hector le fils. La demoiselle le prend volontiers et le revêt incontinent, mais il lui fut trop court d'un demi pied de tous les côtés :— Regardez comme il s'est retiré, s'écrie Messire Gauvain ; il n'a pourtant pas été porté loin d'ici ! La reine regarde autour d'elle, et dit aux gentilshommes :— Messieurs, ne m'était-il pas plus long qu'à cette demoiselle ?— Keux, le sénéchal, qui était le plus grand gaudisseur de la maison du roi, dit à la reine Geneviève :— Madame, vraiment vous êtes plus fine qu'elle.— Comment l'entendez-vous ? fait la reine ; dites-le-moi, je veux le savoir.

Alors messire Keux lui conte de point en point comment Morgane avait envoyé ce manteau au roi par un messager, lequel avait surpris la foi du prince, qui lui avait permis de le faire essayer à toutes les dames et demoiselles de sa maison. Keux expliqua comment Artus avait fait cette promesse avant de connaître la vertu du manteau, ce dont il était très-déplaisant ; mais il n'y avait plus de remède, car pour rien, il ne trahirait sa foi.

La reine le prit en jeu et moquerie, comme tout ce qui venait de Morgane, quoi que Genièvre eût bien voulu n'être point venue dans la salle.

— Or ça, mesdames, dit la reine en souriant, qu'attendez-vous ? puisque j'ai commencé la première, que ne vous dépêchez-vous à vêtir ce manteau et à l'essayer comme moi ?

Keux le sénéchal, joyeux à l'excès de voir les jeunes femmes si entreprisées, dit à haute voix :— Mesdemoiselles avancez-vous ; on verra quelle mémoire vous gardez de ces pauvres chevaliers, qui tant souffrent pour vous.

La suite au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 13 AVRIL, 1844.

COMMENT ON GOUVERNAIT AUTREFOIS

ET

COMMENT ON GOUVERNE AUJOURD'HUI.

SCÈNE PERPETUELLE.

Je veux que le mérite seul des candidats aux emplois et non point des raisons d'influence politique soit mis en balance dans la distribution du patronage public.

SIR C. F. METCALFE.

Son Excellence le gouverneur-général est dans un fauteuil ; il a ses deux mains jointes sur le ventre et s'occupe avec la plus grande activité à faire courir ses pouces l'un après l'autre. Son front soucieux est couvert de nuages où l'inquiétude se mêle à une espèce de mécontentement et donne à penser qu'il trouve extraordinairement difficile de faire prendre aux colons de ce bon pays un gouvernement despotique pour de belles et bonnes institutions constitutionnelles.

Près de lui sont deux personnages que nous ne décrivons pas le moins du monde, de peur que tous nos lecteurs les reconnaissent.

L'un est assis auprès d'une table ; il a devant lui une masse de papiers qu'il a l'air de feuilleter attentivement et sur lesquels il fait semblant de tracer à la hâte quelques notes pressées. Il profite de cet air affairé pour jeter sournoisement sur son excellence un grand nombre de coups d'œil furtifs.

L'autre se promène ; il a deux grandes poches d'habit remplies de journaux qu'il tire d'une poche, qu'il déploie, parcourt, replie et remet dans l'autre poche. Ces acteurs les plus animés de toute cette scène sont certainement les pouces de Son Excellence, qui tournent avec une vélocité toujours croissante.

Enfin le silence est rompu par l'un des personnages que nous appellerons pour le reconnaître Monsieur l'Inutile. Il s'approche de Son Excellence et lui dit : — J'avais prédit que cette nomination ne plairait à personne. Ce pauvre... n'en fait jamais d'autres.

L'autre personnage que je cacherai sous le nom de Dominique abandonne sa place et vient en se diminuant, se placer près du gouverneur ; la conversation est engagée ; je les laisse parler.

Son Excellence. — Mais dites-moi donc, Daly, quelle raison m'avez-vous donnée, déjà, lorsque vous m'avez recommandé cet homme ?

Dominique. — Eh, votre excellence, il n'y a que des jaloux qui peuvent crier contre cette promotion ; une promotion semblable ! une promotion méritée, qui est méritée comme jamais promotion méritée n'a été méritée.

Son Excellence. — Dominique, mon ami, vous vous échauffez inutilement ; je n'ai pas besoin qu'on dépense ainsi de l'éloquence pour me persuader ; moi je

suis la froide raison ; je vous le répète, je veux que le mérite seul soit récompensé !

Dominique. — Justement comme moi ; tenez je ne respecte que le mérite, et certainement que si ce n'eût été un homme d'un mérite hors ligne, je ne l'aurais jamais recommandé à votre excellence.

Son Excellence. — Des raisons, des raisons.

Dominique. — Des raisons ? Eh mon Dieu, j'en ai tant que je ne sais par laquelle commencer. Mais tenez, je vous en citerai une seule qui peut triompher de tous les scrupules.... Mr. Barnard est le grand jurisconsulte qui s'est chargé de la fameuse cause de Cadien.

Son Excellence. — De Cadien ?

Dominique. — Oui de Cadien, du célèbre Cadien.

Son Excellence. — Ah !, du célèbre Cadien ! Mais quel Cadien ? Il y en a tant de Cadiens....

Dominique. — Comment ! quel Cadien ! le célèbre Cadien ! Comment ! votre Excellence n'a pas connu Cadien ! le célèbre Cadien !

Son Excellence. — Je vous assure que je n'en ai jamais entendu parler ; mais dites-moi de quoi il s'agit, et peut-être que la mémoire....

Dominique (à part). — Peste soit de ces gens qui ne m'informent qu'à demi ; eh ! moi-même je ne sais pas qui diable ce Cadien peut être. (*Haut.*) Ce serait une trop longue histoire à raconter à votre excellence qui ne peut entrer dans de si insignifiants détails ; tenez voici des certificats publiés dans l'*Aurore* en français et dans le *Herald* en anglais et qui devront fermer la bouche à tous les envieux qui ne sont poussés que par ces ingrats d'anciens ministres. L'un est du Juge en Chef Stuart l'autre est du Juge en Chef Vallière ; ils félicitent notre homme sur ses heureux et brillants efforts en faveur de Cadien, du célèbre Cadien.

Son Excellence. — Mais, dites-moi donc s'il n'y a pas d'autre raison que le célèbre Cadien pour appuyer ma décision en faveur de Mr. Barnard, n'a-t-il eu que cette cause à plaider ?

L'Inutile (se parlant à lui-même.) A peu près, encore est-ce un honneur partagé.

Dominique. — Oh ? je n'ai cité à votre Excellence que cette cause là ; mais je suis certain que les annales judiciaires des Trois Rivières nous en fourniraient bien d'autres encor si on y voulait fouiller, mais j'ai d'autres raisons. D'abord c'est un très honnête homme.

Son Excellence. — Hum ! c'est quelque chose car il sont rares autour de moi.

Dominique (mimant d'un sourire mais). — Oh ? votre excellence plaisante toujours agréablement. Ensuite c'est un homme modéré et qui ne blessa les opinions de personne.

Son Excellence. — Voilà qui ne signifie absolument rien. Est-il orateur ? pourrait-on au besoin s'en servir en parlement ?

Dominique. — Je ne sais ; mais avec un peu de pratique il s'y fera ; l'habitude fait arriver à tout.

Son Excellence. — Vous devriez bien prendre cette habitude là !

Dominique. — Votre Excellence sait qu'on ne peut pas tout faire.

Son Excellence. — C'est vrai je n'y songeais pas ; vous intriguez et espionnez privément ; cela doit vous exempter de parler en public. Mais votre homme est-il bon écrivain ? Dresserait-il un rapport ? Glisserait-il dans l'occasion un bon paragraphe à un journaliste ?

Dominique.— Je ne pense pas que ses profondes études se soient portées de ce côté ; mais en revanche c'est un homme de mœurs douces et réglées.

Son Excellence.— Je n'ai pas besoin d'un moine ; mais d'un solliciteur-général. Est-il au fait de l'histoire parlementaire d'Angleterre ; a-t-il étudié tous les précédents dont nous aurons besoin pour expliquer toutes sortes d'actes de notre façon ?

Dominique.— Eh ! votre excellence, c'est un homme qui s'est jusqu'à présent renfermé dans l'intérieur de sa famille et qui par ses habitudes tranquilles a dû s'inquiéter peu des destinées passées du monde.

Son Excellence.— Mais, Daly, je ne vois rien qui puisse véritablement m'engager à consommer cette nomination. Le bruit seul qui s'en est répandu jette beaucoup de ridicule sur notre gouvernement. Si cela continue les hommes les mieux disposés en ma faveur ne pourront plus m'appuyer et deviendront mes ennemis les plus acharnés.....surtout si on ne peut leur donner à tous des places. Voyons n'avez-vous pas d'autres raisons pour me décider ?

Dominique.— De triomphantes, votre Excellence, de triomphantes. D'abord il a été mis en prison sous Sir John Colborne !

Son Excellence.— Eh ! toute votre province a été mise en prison par cet homme-là ! vos Viger, vos Lafontaine, vos Morin, vos Girouard, vos... à propos où étiez-vous alors, mon ami ?

Dominique.— Votre excellence sait que ma loyauté n'a jamais été soupçonnée, même par mes ennemis invétérés.

Son Excellence.— C'est vrai, je n'y pensais pas ; les rebelles n'avaient pas encore de trésor à manier, de places à donner, c'est juste, c'est juste. Mais voyons enfin : n'avez-vous pas de meilleures raisons en faveur de votre recommandé ?

Dominique.— J'avouerai à votre excellence que je ne sais point trop quelles sont les capacités extraordinaires dont il doit à coup sûr être doué ; mais il est intimement lié avec ., le beau-frère de notre brave ., l'ami fidèle et l'unique soutien du vénérable monsieur ...

Son Excellence.— Eh ! que ne me disiez-vous cela plus tôt ; nous aurions fini voilà long-tems. Il faut leur rendre ce petit service-là ; ils nous le paient bien ! et si la postérité dit que je fus un gouverneur malheureux, je ne veux pas qu'elle dise que je fus un ingrat. Je signerai, quand il vous plaira, la commission.

L'Inutile s'avancant avec précaution.— Votre Excellence ! maintenant que vous venez de faire une nomination du goût de notre ami monsieur le ministre permanent, je réclamerai votre attention sur une autre place que j'ai promise depuis long-tems à un de mes amis qui au moins mérite cette marque de considération de la part du gouvernement.

Dominique.— Je sais de quoi il s'agit, j'ai déjà parlé à votre Excellence de cet emploi. Il m'irait à merveilles pour ...

Son Excellence.— Tenez, tenez, messieurs, nous avons assez travaillé pour aujourd'hui ; revenez demain et vous plaidez chacun votre cause à loisir. Il ne faut pas se presser ; le tems, l'argent, la patience, la politique, ... allez, allez, notre cause n'est pas encore perdue ; il y a encore bien des hommes sur le marché.

(La scène du lendemain sera rapportée dans notre prochain numéro.)

On a déposé ce matin à notre bureau le numéro d'un journal de Québec où les phrases suivantes sont soulignées et accompagnées de longues rangées de point d'admiration ! Nous les reproduirons pour l'agrément de ceux qui n'ont pas le désagrément de recevoir la susdite feuille. Nous aimerions, comme pendant à ces ridicules phrases, pouvoir donner, accompagnée d'une pyramide d'autres signes admiratifs, la liste de ceux qui prennent tout cela pour de la marchandise de bon aloi.

... *"Et le maire en usant, dans la négative du libre arbitre que lui laisse la loi, a agi avec une prudence louable et utile ensuite pour ceux qui lui en font un reproche."* (Comprends pas.)

"C'est une drôle de faction que l'action paisible d'un peuple qui veut qu'on sanctionne la garantie de ses libertés." (En effet.)

"Le Mercury n'a pas suivi les dictées du dictionnaire." (Apparemment que cette maladie s'attrappe.)

"Faites nous manger du pain constitutionnel." (Dur à digérer.)

"Il a toujours marché avec fidélité dans les mocassins du gouvernement." (Celui qui écrit ainsi, peut se passer de cette chaussure-là et marcher à quatre pattes.)

"Ceux dont nous soutenons la position." (A leur grand chagrin.)

"Nous ne prétendons point mettre ce journal en jugement au tribunal de l'opinion publique ni jeter le blâme sur son mode particulier d'action; qu'il ne donne pas à autrui des dénominations fausses." (Comprends pas.)

"Mais Mr. — qui ne voulait pas travailler au gré de leurs caprices contre la raison de son art, en abandonna la direction." (Pauvres caprices ! c'est pour cela que de l'architecture ils sont tombés dans la grammaire.)

"C'est un malheur dont nous n'accusons personne, mais qu'il est desirable de voir disparaître." (Beau dommage !)

"On nous a communiqué un résumé du procès intenté par le Dr. Dill et qu'on nous dit être d'une sévère exactitude." (Qui ça ? le Dr. Dill ou le procès ?)

"Ce procès dont l'attraction avait fait encombrer la salle du palais de justice à l'instar de ceux que l'on publie dans les journaux européens." (Pauvre, pauvre langue française ! on te met à mort sans procès, toi.)

"Il fut le premier qui s'enfonça dans cette forêt que le fer civilisateur de l'intelligence avait laissée vierge." (Eh ! ce n'est pas lui, qui dans tout cela est le plus enfoncé, c'est le lecteur.)

"On croit qu'il était le dernier de ceux qui sont nés à Québec, sous la dynastie française." (Encore les dictées du dictionnaire qu'on foule aux mocassins !)

"La campagne, autour de Québec, se montre à l'œil sous son manteau de neige brisé qui ne tient bon encore qu'à l'ombre des clôtures." (O ! bien sublime poésie.)

"Hier, sur la glace devant la ville, plusieurs chevaux ont calé sans accident funeste." (Les chevaux ne sont peut-être pas de cet avis, les pauvres bêtes.)

"Plus de 50 pétitions de différentes personnes ont été expédiées aux autorités qui ont pour but l'obtention de la place restée vacante." Voilà la seule malice spirituelle qui ait encore paru dans ce journal ; il est vrai que c'est par accident.)

On avait pourtant annoncé pompeusement qu'un vénérable philanthrope aux cheveux blancs allait donner des cours analytiques de langue française ! Allons donc ! hâtez vous de porter le fer civilisateur de l'intelligence dans ce cerveau que la grammaire et le bon sens ont laissé vierge !

On m'a fait connaître les détails d'une petite scène si plaisante que je la croi-
digne de figurer dans les colonnes du *Fantasque*. Peut-être pourra-t-elle récréer
un moment vos lecteurs. Ne possédant pas les talens d'un écrivain de journaux,
ni l'usage des expressions capables de rendre agréable ce que j'écris, je me con-
tente de vous raconter les faits dont je sais l'exactitude.

Vous avez vu sans doute, dans le *Canadien* de Mercredi dernier, une plaisante
anecdote sous le titre : *A bon chat bon rat*, et dans laquelle la probité d'un ton-
nelier est en défaut : *chose très-rare*, vous le savez, parmi un corps d'artisans,
dont les visages sont toujours si roses et l'humeur si joyeuse. Cette anecdote
pouvait faire rire tout autre qu'un tonnelier, comme vous allez le voir.

A la lecture de cette pièce MM. les tonneliers de Québec, furent comme frap-
pés de la foudre : un bain d'eau froide en janvier ne les aurait pas plus saisis,
ils lurent et relurent le morceau calomniateur, et tous la rage au cœur s'assem-
blèrent et résolurent, après des discours à plein tonneaux, de députer cinq des
leurs, demander explication à l'Editeur du journal de sa conduite infâme et flétris-
sante.

Lorsque la légation entra au bureau, l'anglais qui marchait à la tête s'avança la
feuille à la main, en répétant ces mots qu'il avait appris par cœur sans doute :
A bon chat bon rat. Il demanda en anglais au chef de l'établissement l'explica-
tion de cet article infâme où l'on jouait sur leur probité qui n'est pas douteuse.

Les quatre autres délégués se tenaient près de lui, l'air décidé et menaçant.
Déjà je croyais à la destruction de l'imprimerie du *Canadien*, du moins à un com-
bat assez chaud entre nos tonneliers et les typographes qui prendraient fait et cause
pour le journal. Après l'explication demandée par l'anglais, les autres se mirent
à parler à leur tour, et l'un d'eux, un Canadien, lançait des mots anglais assez
menaçants, les trois autres s'en mêlèrent aussi, puis l'anglais se mit à parler fran-
çais. L'affaire était chaude comme on dit. Tous s'arrêtèrent à la fois, épuisés
par cet effort extraordinaire de paroles lancées au milieu de la plus grande colè-
re. Le propriétaire et l'Editeur du journal s'adressant alors aux tonneliers, leur
firent remarquer que cette anecdote qui les avait tant exaspérés, irrités, boulever-
sés, était extraite d'un journal français qu'ils leurs montrèrent, en les assurant
qu'ils ne l'avaient appliquée à personne. Les cinq délégués avaient rempli leur
noble mission, et, pleinement satisfaits de l'explication à eux donnée, ils regret-
tèrent d'avoir été si prompts à se faire soupçonner de petites ruses semblables à
celles d'un tonnelier français, et sortirent du bureau, l'anglais en tête qui maudis-
sait en bon français : *c'est vous parlé for nothing*.

Gare à vous, Mr. le Fantasque, s'il vous plaît, attaquer MM. les tonneliers de
Québec ; (qui sont tous d'honnêtes gens je vous assure) vous verriez votre feuille
déchirée, flétrie et vos caractères dans le St. Laurent, si vous ne périssez vous-
même enfoncé dans une tonne vide de vin, ou haché sous les coups de dalloir. Les
tonneliers sont des hommes qui comprennent surtout ce qu'il lisent et qui ont pris
pour devise, à l'instar de l'Ecossois : *Nemo nos impune læcessit* en fait de tonnes
vidées ou remplies.

Que Dieu vous préserve de leur colère.